



**HAL**  
open science

## “Mon 13 novembre” : de la consultation des médias à la représentation personnelle d’un traumatisme collectif

Marie Chagnoux, Annabelle Seoane

### ► To cite this version:

Marie Chagnoux, Annabelle Seoane. “Mon 13 novembre” : de la consultation des médias à la représentation personnelle d’un traumatisme collectif. *Le Temps des médias. Revue d’histoire*, 2022, *Ego et Narcisse*, 2022/1 (38), pp.156-174. 10.3917/tdm.038.0156 . hal-03741472

**HAL Id: hal-03741472**

**<https://hal.science/hal-03741472>**

Submitted on 31 May 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## « MON 13 NOVEMBRE », DE LA CONSULTATION DES MÉDIAS À LA REPRÉSENTATION PERSONNELLE D'UN TRAUMATISME COLLECTIF

[Marie Chagnoux, Annabelle Seoane](#)

Nouveau Monde éditions | « [Le Temps des médias](#) »

2022/1 n° 38 | pages 156 à 174

ISSN 1764-2507

ISBN 9782380942941

DOI 10.3917/tm.038.0156

Article disponible en ligne à l'adresse :

-----  
<https://www.cairn.info/revue-le-temps-des-medias-2022-1-page-156.htm>  
-----

Distribution électronique Cairn.info pour Nouveau Monde éditions.

© Nouveau Monde éditions. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

# « Mon 13 novembre ».

## De la consultation des médias à la représentation personnelle d'un traumatisme collectif

Marie Chagnoux \*, Annabelle Seoane \*

« Pourquoi vous avez souhaité venir témoigner dans le cadre de cet entretien ?

Oui, bah justement parce que je me suis dit que ça pouvait apporter peut-être un angle un petit peu différent. Le fait de voir ça de loin, et en même temps d'être quand même hyper connectée, hein, parce qu'on est vraiment très connecté grâce à Internet, au portable, Facebook, les réseaux sociaux »

« J'étais pas à Paris mais on l'a vécu quand même, on l'a vécu à distance, à notre façon en fait, on a essayé de poser des mots, de verbaliser et puis quand on s'est rendu compte que les mots ne venaient plus, on s'est dit qu'il était temps de rentrer chez nous. On était..., on était choqué. »

Ces deux extraits cristallisent les enjeux qui seront les nôtres dans cette réflexion : la prise de parole de locuteurs-témoins sur les attentats du 13 novembre 2015 à Paris et Saint-Denis depuis leur localisation personnelle, parfois lointaine, ici depuis Metz. Comme pour la plupart des Français, les attaques terroristes y ont été découvertes et suivies en direct par les médias, au plus près des événements, faisant potentiellement de chacun un *témoin par procuration médiatique*. Nous proposons d'analyser ces frottements, entre ego-récits de témoignages et dimension plus collective.

Les attentats du 13 novembre, par le suivi en direct mis en œuvre par les médias, posent la question de la délimitation du périmètre du trauma-

---

\* MCF en Sciences de l'information et de la communication, CEMTI Centre d'Études sur les Médias, les Technologies et l'Internationalisation, Université Paris 8

\* MCF en Sciences du langage, CREM Centre de Recherche sur les Médiations, Université de Lorraine

tisme. Les 130 victimes tuées et les 352 blessés ont endeuillé la nation et fait émerger les voix de personnes parfois très affectées en tant que « témoins médiatiques<sup>1</sup> ». Il s'agit ici d'étudier la parole de ces individus qui, bien qu'éloignés des lieux géographiques ou symboliques des attentats, ont pu se sentir ou se définir comme victimes d'un traumatisme par procuration médiatique, sans pour autant banaliser ou diluer le concept de victime ou proposer des caractérisations prototypiques de ce qui seraient des degrés de gradation.

En effet, la manière dont le spectacle d'horreur des actes terroristes fait irruption dans l'intimité du foyer et de la psyché individuelle par le biais des médias fait l'objet d'une abondante littérature pluridisciplinaire et s'inscrit dans une tradition de l'analyse testimoniale et des dispositifs médiatiques que nous présenterons brièvement dans une première partie avant d'exposer ensuite le contexte dans lequel le corpus de travail a été recueilli dans le cadre du projet transdisciplinaire *13-Novembre*<sup>2</sup>. La partie suivante mon-

trera comment les entretiens collectés soulignent une présence géographiquement lointaine pendant les événements, mais actualisée par le recours à des médias qui fonctionnent comme instances de co-construction du drame collectif. L'intrication de la distance et du prisme médiatique dans l'accession aux événements permettra d'étudier ensuite les traces de l'intégration individuelle du traumatisme par une analyse des pronoms qui révèlent, dans leur extensivité référentielle, un ego qui se réinscrit dans des collectifs pluriels et hétérogènes « en tant que Français », « en tant que musulman », « en tant que parent », etc.

Dans une perspective d'analyse du discours ancrée dans les sciences du langage et les sciences de l'information et de la communication, nous montrerons comment le suivi médiatique des attentats du 13 novembre a contribué à forger une représentation intériorisée et égocentrée d'un événement traumatique national. Ce sont ces liens de causalité tissés entre les deux dynamiques sous-jacentes qui nous intéressent ici, celle de l'intime

1. P. Frosh, A. Pinchevski, *Media Witnessing : Testimony in the Age of Mass Communication*, New York, Palgrave Macmillan, 2009.

2. Le Programme transdisciplinaire 13-Novembre coordonné par D. Peschanski et F. Eustache (CNRS, Inserm, HESAM Université) a bénéficié d'une aide de l'Agence Nationale de la Recherche au titre du programme « Investissements d'avenir », référence ANR-10-ECPX-21-01 Matrice\_Programme 13-Novembre [Site en ligne]

affecté du spectateur et celle du traitement médiatique de l'attentat.

## Récits de témoignage et traitements médiatiques dans la recherche scientifique pluridisciplinaire

L'articulation entre dimensions individuelle et collective dans des récits de témoignages post-attentats suppose un travail sur la mémoire tant dans ses mécanismes de mémorisation, que dans les enjeux soulevés, les cadres engagés et les représentations construites. Bien des chercheurs s'y sont attelés depuis Maurice Halbwachs en 1925<sup>3</sup> jusqu'à tout récemment sur les attentats du Bataclan en France<sup>4</sup>.

Après la Seconde Guerre mondiale, la recherche s'est penchée sur

les « régimes d'apparition, mémoriels et testimoniaux, de la shoah dans la sphère publique<sup>5</sup> », en établissant des catégories et des cadrages d'analyse pour aborder la riche production testimoniale dans la presse, à la radio puis à la télévision. Les travaux sont nombreux pour interroger les formes de mémoire, les données politiques et idéologiques, l'identité des porteurs de la parole testimoniale, l'implication des survivants dans la prise de parole publique ainsi que les horizons d'attente de celle-ci ou l'ancrage dans le « devoir de mémoire<sup>6</sup> » ; nous signalerons également le rôle clé des travaux d'Annette Wieviorka<sup>7</sup>.

Fondés sur des démarches épistémologiques socio-historiques, ces travaux, qui apportent un éclairage historicisé, périodisé<sup>8</sup> et typologi-

3. M. Halbwachs, *Les cadres sociaux de la mémoire*, postface de G. Namer, Paris, Albin Michel, 1925, 1994.

4. Sur les attentats du Bataclan et du Stade de France, notamment S. Gensburger, *Mémoire vive. Chroniques d'un quartier. Bataclan 2015-2016*, Paris, Anamosa, 2017 ; S. Gensburger, G. Truc, *Les Mémoires du 13 Novembre*, Paris Éditions de l'EHESS, 2020.

5. J. Walter, « Cadres du Témoignage historique et médiatique, Frontières disciplinaires », *Questions de communication*, n° 3, 2003, p. 11-30.

6. O. Lalieu, « L'invention du "devoir de mémoire" », *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, n° 69, 2001, p. 83-94.

7. N. Weill, A. Wieviorka, « La construction de la mémoire de la Shoah : les cas français et israélien », *Les Cahiers de la Shoah*, n° 1, 1994, p. 163-191 ; A. Wieviorka, *L'ère du témoin*, Paris, Plon, 1998.

8. J. Walter, « Pour une périodisation des témoignages de survivants à la télévision », *Cahier International. Études sur le témoignage audiovisuel des victimes des crimes et génocides nazis/International Journal*, 3, Bruxelles, Éd. du Centre d'Études et de Documentation - Fondation Auschwitz, 1999, p. 91-102.

sant<sup>9</sup>, entreprennent une réflexion sur les processus à l'œuvre en montrant « une dynamique des formes de mémoire, des logiques médiatiques, des conceptions historiennes qui ont un impact sur les régimes d'apparition des témoignages<sup>10</sup> ».

L'intrication avec l'essor de la société des médias, surtout télévisuels, y joue un rôle déterminant dans la mesure où la multiplication des témoignages qui apparaissent dès les années 1950 dans la presse et la télévision s'accompagne d'une personnalisation du rapport aux événements par l'identification au témoin. La production testimoniale adopte donc d'abord une perspective rétrospective, autobiographique ou experte, afin de s'inscrire dans un travail de mémoire et sur la mémoire, porté par une logique médiatique. La notion de témoin évolue à mesure que cette production se met à foisonner et à se diversifier dans ses formes, questionnant peu à peu au passage le

statut empirique de celui qui témoigne.

Nos travaux s'appuient également sur la description des dispositifs de traitement médiatique du phénomène terroriste qui a pu se développer depuis les attentats du 11 septembre, dans la mesure où ils ont représenté un moment de cristallisation d'une sidération internationale vécue en direct. Des ouvrages comme *Le défi Charlie*<sup>11</sup> ou certains dossiers comme le dossier « Médias et terrorisme » des *Cahiers du journalisme*<sup>12</sup>, qui propose notamment une étude du traitement des attentats du 13 novembre en direct par la chaîne BFM<sup>13</sup>, ou celui du *Temps des Médias*, « L'attentat, du tyrannicide au terrorisme<sup>14</sup> » offrent de riches analyses des discours médiatiques comme des dispositifs de mise à disposition de l'information. En elle-même, la médiatisation des attentats de l'année 2015, des événements de Charlie Hebdo en janvier à ceux du

9. M. Pollak, N. Heinich, « Le témoignage », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 62-63, L'illusion biographique, 1986, p. 3-29.

10. J. Walter, 2003, *op.cit.*

11. P. Lefébure., C. Sécaïl (dir.), *Le défi Charlie*. Paris, Éditions Lemieux, 2016.

12. M-F Bernier, « Médias et terrorisme », *Les Cahiers du journalisme*, vol. 1, n° 2, 2018, p. R3-R92.

13. A. Aubert « Retransmettre l'incompréhensible : informer en continu face au défi terroriste », *Les Cahiers du journalisme*, vol. 1, n° 2, 2018, p. 23-27.

14. M. Bazin, G. Ferragu, C. Sécaïl, « L'attentat, du tyrannicide au terrorisme », *Le Temps des médias*, n° 32, 2019, p. 10-22.

Bataclan en novembre, « n'est pas révélatrice d'un changement notoire dans la représentation médiatique du terrorisme<sup>15</sup> », elle s'inscrit au contraire dans la continuité des événements du 11 septembre. Cette médiatisation consacre la convergence d'un ensemble protéiforme de médias consultés en complémentarité (presse généraliste en ligne, chaînes télévisuelles d'information en continu, radios réseaux sociaux...) et de pratiques informationnelles prégnantes, entre avidité du public et saturation médiatique.

Lors de leur déroulement, les événements terroristes surgissent en direct dans le quotidien du public en annihilant l'effet de distance temporelle ou géographique que pouvaient jusqu'alors produire des drames d'une telle envergure. La continuité du dispositif médiatique qui immerge de plus en plus le public dans la scène du drame est amplifiée par l'évolution des statuts des terroristes puis des victimes au fil des événements. Le processus d'identification aux victimes peut s'enclencher, comme

quand, lors des attentats de Charlie Hebdo, du 13 novembre et de Nice, les terroristes viennent « de l'intérieur », ce qui remet « en cause les représentations d'un terroriste "exogène", présentes en 1995 et 1996<sup>16</sup> ». Par ailleurs, si les attentats de janvier 2015 visaient des cibles précises (Charlie Hebdo : la presse puis des policiers, l'Hyper-Casher : la communauté juive), ceux du 13 novembre apparaissent au contraire comme des tueries à l'aveugle : si tout le monde « n'est pas Charlie<sup>17</sup> », si tout le monde n'est pas juif, chacun peut en revanche s'imaginer client de café en terrasse, spectateur au stade ou au concert. La logique médiatique s'inverse alors : la perspective jusque-là rétrospective de la parole du témoin laisse une large place à la synchronicité des images et des témoignages, au moins dans un premier temps. Une nouvelle temporalité se met en place face à l'événement. L'actualité saisie par le prisme du direct et d'une surconsommation médiatique donne ainsi lieu à des représentations collectives et indivi-

15. I. Hare, « Médias et terrorisme : entre changement et continuité ? », *Les Cahiers de la SFSIC*, n° 12, 2016, p. 41-52.

16. I. Garcin-Marrou, I. Hare, « Discours médiatiques post-attentats : une perspective historique (1995-2016) », *Mots. Les langages du politique*, n° 118, 2018.

17. R. Badouard, « Je ne suis pas Charlie. Pluralité des prises de parole sur le web et les réseaux sociaux », in P. Lefebure, C. Sécail (dir.), *Le défi Charlie*, Paris, Éd. Lemieux, 2016, p. 187-219.

duelles empruntes de traumatisme, y compris pour des personnes qui bien que n'étant pas sur place ont pourtant assisté au déroulé des événements. La frontière entre les événements présentés par les médias en continu et l'expérience individuelle du récepteur devient poreuse.

Du point de vue de la psyché, Hélène Romano et Louis Crocq<sup>18</sup> ont bien décrit comment la violence des images au plus près de l'événement cultive une forme de fascination qui transforme le spectateur en une « victime à l'insu de son plein gré<sup>19</sup> » ; ils proposent des éléments d'analyse pour appréhender le processus d'identification. Dans une fascination morbide décuplée par le suivi en boucle de scènes finalement peu contextualisées, le spectateur peine à mettre à distance l'impact émotionnel qui active alors des projections intimes, dont la complexité et la profondeur dépendent de chaque individu. Ce processus s'apparente à celui du concept de

traumatisme vicariant qui désigne la contamination traumatique que des professionnels peuvent subir au contact de victimes<sup>20</sup>. Personnels sociaux, de la justice ou de la santé, ou même chercheurs s'identifient alors à la personne traumatisée en commençant à imaginer ce qu'ils ressentiraient si les événements racontés leur étaient arrivés<sup>21</sup>. Nous verrons plus loin, dans l'analyse du corpus, comment des témoins « par procuration » peuvent présenter des caractéristiques proches de ce traumatisme vicariant. Au croisement entre sciences du langage, sciences de l'information, sociologie et sciences politiques, un autre dossier de la revue *Mots. Les langages du politique*<sup>22</sup> interroge d'ailleurs la place des émotions dans ces discours et s'intéresse à un discours politico-médiatique circulant « porteur d'injonctions à se sentir concerné à fortes charge émotionnelle et valeur normative ».

18. H. Romano, L. Crocq, « Événements traumatiques et médias : quelles répercussions pour les sujets impliqués ? », *Annales médico-psychologiques*, vol. 168, n° 6, 2010, p. 416-421.

19. L. Crocq, « Terrorisme et médias : impact émotionnel des images de violence. Le 11 septembre... et après », *Perspectives psychiatriques*, vol. 41, n° 4, 2002, p. 262-270.

20. L. Pearlman, K. Saakvitne, *Trauma and the Therapist*, Wiley and Sons. 1995.

21. G. Bouvier, H. Dellucci. « Les traumatismes vicariants », in C. Tarquinio (dir.), *Pratique de la psychothérapie EMDR*, Paris, Dunod, 2019, p. 269-278.

22. G. Truc, C. Le Bart, É. Née, « Discours post-attentats », *Mots. Les langages du politique*, n° 118, 2018.

## Contexte scientifique et méthodologique du recueil d'entretiens

Notre corpus est extrait de celui du programme transdisciplinaire *13-Novembre*. Ce projet, initié et coordonné par l'historien Denis Peschanski et le neuropsychologue Francis Eustache, porte sur la mémoire comme élément structurel dans les représentations collectives et la construction de l'identité individuelle et de l'identité collective à la suite d'un traumatisme national. Il se fonde sur une base de mille entretiens semi-directifs réalisés en 2016 et 2018 (« Étude 1000 »), et réitérés en 2021 puis 2026, sur la thématique des attentats terroristes survenus à Paris et à Saint-Denis le 13 novembre 2015. Le dispositif mis en œuvre pour ces entretiens constitue déjà un premier média, puisque les médias régionaux et nationaux (presse, radio et télévision) s'en sont fait l'écho, au moment du recrutement comme lors des entretiens, avec la présence de journalistes dans les locaux.

Le contexte, l'ambition et la méthodologie du Programme ont déjà été présentés en détail dans l'ouvrage *13 novembre. Des témoignages, un récit*<sup>23</sup> qui retrace les évé-

nements par la voix de ceux et celles « qui ont été directement impliqués dans ces attentats », victimes et leurs proches, intervenants des forces de l'ordre, personnels de santé, responsables politiques... Le sous-corpus que nous utilisons ici présente au contraire la particularité de rassembler des témoignages de personnes qui n'étaient pas présentes sur les lieux et ont appréhendé les événements essentiellement par le prisme des médias. Ils relèvent ainsi du cercle 4 selon la typologie de l'étude : ils n'étaient ni présents sur les lieux (cercle 1), ni dans le voisinage proche (cercle 2) ou lointain (cercle 3, la région parisienne). Il s'agit de 76 entretiens, réalisés à Metz en juin 2016 auprès de personnes n'ayant *a priori* que peu de liens avec les victimes directes et n'ayant pour seul critère de sélection que celui d'avoir été volontaires pour participer à l'étude.

### *Les locuteurs-témoins*

Le recrutement a été réalisé sur la base du volontariat par un appel diffusé par les médias, les réseaux sociaux et personnels et la distribution de *flyers* dans les boîtes aux lettres. Les données socio-démogra-

23. L. Nattiez, D. Peschanski, C. Hochard, *13 novembre. Des témoignages, un récit*, Paris, Odile Jacob, 2020.

phiques montrent une certaine homogénéité : 58 % de femmes, un facteur générationnel non négligeable (les 2/3 ont plus de 40 ans) et des classes socio-professionnelles essentiellement moyennes à moyennes-hautes (culture, enseignement, santé...)

Cette collecte de témoignages induit une inversion du prisme d'appréhension de la parole testimoniale produite jusqu'alors, portée par une volonté d'archivage<sup>24</sup>. Les témoins *n'y étaient pas* : les médias ne sont plus ici le lieu et le support de ces témoignages mais s'apparentent à des *co-énonciateurs* de ces témoignages en produisant des images, des discours, des émotions qui façonnent directement ces discours produits par les locuteurs volontaires. Ainsi à la question « qu'est-ce qui vous revient quand vous repensez aux événements ? », plus de 60 % des participants de notre corpus ont répondu « les images médiatiques<sup>25</sup> ».

Cette collecte de témoignages s'investit dès lors d'une double tâche : d'abord, celle de répondre à un devoir de mémoire tant de la part du

témoin que de l'institution collectrice et ensuite, celle de montrer l'intrication du sujet témoignant et du monde qui l'entoure, les événements eux-mêmes étant les déclencheurs à la prise de parole.

### *Le corpus des témoignages*

Ce corpus est constitué de trois parties, une première partie, filmée, où la personne interrogée répond librement à une question ouverte qui l'invite à raconter son expérience des attentats du 13 novembre 2015 puis deux questionnaires directifs, l'un filmé et l'autre écrit, qui complètent la collecte de données. Dans cet article, nous utilisons des éléments issus de la première partie dont l'objectif était de recueillir un discours aussi spontané que possible.

Le discours étudié relève du genre du « récit de témoignage », un « récit autobiographiquement certifié d'un événement passé ou d'un état, que ce récit soit effectué dans des circonstances informelles ou formelles<sup>26</sup> ». Ce genre se caractérise par « son noyau : la certification autobiographique<sup>27</sup> », à savoir que le locuteur

24. A. Wiewiorka, *L'ère du témoin*, Paris, Plon, 1998.

25. Contre 16 % de « choses vécues » et 8 % de « choses racontées »

26. R. Dulong, *Le témoin oculaire, Les conditions sociales de l'attestation personnelle*, Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, 1998, p. 43.

27. M. Velcic-Canivez, « Le récit de témoignage comme genre. Spécificités référentielles. », in M. Ballabriga (dir.), *Analyse des discours. Types et genres : Communication et Interprétation*, Toulouse, Éditions Universitaires du Sud, coll. Champs du Signe, 1998, p. 317.

authentifie ses dires en se fondant sur son expérience personnelle et sur sa perception des événements, au moment des événements eux-mêmes et au moment où il les raconte. Cette dimension expérientielle<sup>28</sup>, fondatrice de la prise de parole, transparait d'abord dans des tournures qui soulignent l'appropriation biographique de l'évènement. L'évènement n'est plus tant situé à Paris le 13 novembre, mais recentré, égocentré, dans les référentiels spatial (1) ou temporel (2) du locuteur :

1- « alors, le 13 novembre 2015 pour moi il est un peu... il commence pas à Metz comme la plupart de mes journées, il commence à Lille, puisque je suis en colloque, un colloque de jeunes chercheurs dont je fais partie. » [C414X<sup>29</sup>]

2- « moi j'ai surtout un souvenir du 14 novembre parce qu'en fait le 13 novembre il est arrivé au fur et à mesure et sur le coup en fait moi j'ai pas trop réalisé ce qui se passait. » [C416X]

Ce recadrage de l'évènement autour de l'ego est intrinsèquement lié à l'exercice même du témoignage. Comme le souligne Mirna Velic-Canivez<sup>30</sup>, en tant que témoin direct

ou non d'un événement, le locuteur doit

« conserver les objets, les événements, les sentiments tels qu'il les a éprouvés, lui, au moment où il les a vécus. Il espère pouvoir les conserver dans leur ordre et leur intensité originaux afin de pouvoir les "montrer" à son interlocuteur [...]. Ce mouvement vers une relation référentielle authentique, vers un extérieur marque ainsi fortement le récit de témoignage ».

En acceptant de témoigner dans le cadre de ce programme, le locuteur institutionnalise son statut de témoin, puis, en exprimant des faits personnels associés à de vives émotions et éventuellement des souffrances, il acquiert parfois le statut de victime. Or, puisque le projet 13-Novembre offre la parole à des volontaires, sans autre critère que ceux de la disponibilité et de l'acceptation de l'exercice, il légitime la place du témoignage individuel dans l'expression du drame collectif. Si certains participants insistent sur l'humilité de leur témoignage, d'autres au contraire revendiquent un devoir citoyen pour justifier leur présence dans ce programme de témoignages (3 et 4).

28. On dénombre 23 239 occurrences de *je* dans le corpus.

29. L'anonymat des témoignages est préservé par la notation suivante : numéro du cercle\_phase\_numéro d'entretien anonymisé par X en remplacement du dernier chiffre. Ainsi C414X est le 4X<sup>e</sup> entretien de la phase de collecte n°1 du cercle 4 à Metz.

30. *Id.*, p. 318.

3- « moi déjà si j'ai tenu à participer à cet entretien, c'est [...] vraiment parce que moi je suis musulman converti, que du coup, à force d'attaques soi-disant islamistes, je me sens complètement concerné. » [C412X]

4- « il y avait ce grand besoin de faire quelque chose, au moins témoigner, pas témoigner de mon vécu égoïste personnel mais de aussi essayer de pas donner un sens mais en faire quelque chose. » [C411X]

Quand certains locuteurs soulignent qu'ils peuvent offrir un contre-regard alternatif, justement lié à leur éloignement géographique, une tension tend à s'instaurer entre l'éloignement et la proximité (5), résolue en partie par le recours aux médias en ligne.

5- « je me suis dit que ça pouvait apporter peut-être un angle un petit peu différent. Le fait de voir ça de loin, et en même temps d'être quand même hyper connectée, hein, parce qu'on est vraiment très connecté grâce à Internet, au portable, Facebook, les réseaux sociaux etc. » [C411X].

Le pouvoir du média en ligne et de l'hyperconnexion consiste précisément à abolir la distance physique et symbolique pour situer le spectateur au cœur de l'événement dans un effet

d'immédiateté. Par ses clics, le locuteur-témoin transgresse l'éloignement de son positionnement messin, et entre en résonance avec des faits auxquels il accède ; il devient partie prenante d'une émotion collective : « pour qu'une émotion soit collective, il faut donc que plusieurs individus soient émus par la même chose [...] et que cette émotion soit ensuite partagée et exprimée au travers d'opérations et de gestes rituels, de sorte qu'elle gagne un statut public. Ce partage et cette expression publique génèrent un effet démultiplicateur qui dote l'émotion collective d'une force et d'une portée qui lui sont propres, dépassant celles qui découleraient de la simple addition d'émotions individuelles » (Truc, 2020 : 102)<sup>31</sup>.

Comme pour ce partage de l'émotion, en venant témoigner, le locuteur prend sciemment part à cette production testimoniale collective destinée à l'archivage ; il pose en oblique le rôle fondateur des médias nuançant ainsi le *topos* argumentatif qui associe distance physique et distance émotionnelle.

31. G. Truc, « Tous concernés ? La dimension collective des émotions en situation d'attentats », in *Les émotions collectives : En quête d'un « objet » impossible*, Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, 2020, p. 97-101.

## Les médias, prisme et instance de co-construction du drame collectif

La consommation massive de médias, aussi divers soient-ils, en simultané ou *a posteriori*, peut alors engendrer des réactions qui s'apparentent à un traumatisme vicariant. L'impact psychique sur des personnes éloignées des faits, physiquement ou socialement, par la médiatisation de drames a déjà été démontré par des chercheurs en psychologie<sup>32</sup>. Selon eux, certains symptômes du stress post-traumatique peuvent être repérés parmi des personnes n'ayant été exposées aux attaques qu'à travers les médias et Raquel E. Cohen<sup>33</sup> envisage, dans sa typologie, une nouvelle catégorie de victimes, agrégeant les personnes ayant souffert à travers la diffusion médiatique d'un événement.

Dans nos entretiens, la place accordée aux médias est cruciale. Leur consultation est énoncée comme systématique par l'ensemble des participants. Qu'ils apprennent par un proche ou par un média l'attaque en cours, tous répondent d'emblée par une même action

réflexe : consulter les médias en ligne, allumer la télévision ou la radio. Dans leur récit se produit à ce moment-là un décrochage narratif : le locuteur interrompt le récit du déroulement de sa journée et se met à commenter l'actualité qui défile. L'action terroriste surgit d'un coup, par medium interposé, dans l'intimité du locuteur et instaure un paradoxe qui fait du locuteur une instance de fait en partie passive : il est paralysé face aux médias et pourtant profondément investi dans le déroulement des événements. Le locuteur demeure comme prisonnier d'une avidité informationnelle, dans une position de passivité pétrifiée, de dépendance par rapport aux événements et de consultation parfois fébrile et frénétique des médias (6 et 7). Beaucoup insistent ainsi sur l'importance du temps, comme suspendu, qu'ils ont passé devant la télévision ou sur internet, incapable de quitter canapé ou lit (8 et 9) :

6- « j'ai été happé par les images, par l'événement » [C416X]

7- « Il y a effectivement je pense un phénomène hypnotique ou d'addiction

32. Par ex. A. Besser, B. Priel, « Personality vulnerability, low social support, and maladaptive cognitive emotion regulation under ongoing exposure to terrorist attacks », *Journal of Social and Clinical Psychology*, vol. 29, n° 2, 2010, p. 166-201.

33. R. E. Cohen, « Mental health services for victims of disasters », *World Psychiatry : Official Journal of the World Psychiatric Association*, vol. 1, n° 3, 2002, p. 149-152.

qui se crée sur le suivi d'un événement » [C417X]

8- « c'était un petit peu vivre en dehors du temps, c'était être bloqué là au même endroit sur ce canapé. » [C413X]

9- « c'est tellement fort qu'on reste cloué finalement voilà sur son canapé » [C416X].

Du point de vue narratif, les médias, et en particulier la télévision, endossent une posture agentive : en relatant les événements, ils les font non seulement émerger, mais les façonnent également dans une mise en récit « ramifiée » suivant trois processus : une forme de « sérialisation », une « mise en causalités » et enfin « une mise en interactions dissensuelles / consensuelles<sup>34</sup> ». Les événements narrativisés pour le téléspectateur contribuent ainsi à s'imposer dans sa sphère de l'intime, à tel point que le témoignage finit par brouiller les plans narratifs et énonciatifs, comme dans l'extrait 10 où l'événement disruptif fait converger l'actualité (d'un ailleurs, à St-Denis) et le quotidien (d'un ici, à Metz).

10- « J'étais dans un bar, ce qu'il y a de plus classique, le soir, je crois que c'était vers 20h30 quand il y a eu les

premières détonations au stade de foot et c'est là que j'ai reçu une alerte et à ce moment-là on ne savait pas si c'était un simple coup de feu. » [C414X]

Ce brouillage est produit par la synchronie entre le vécu expérientiel du locuteur-témoin et l'événementialisation mise en récit par la télévision. Il contribue à un « sentiment de basculement d'un monde à l'autre<sup>35</sup> » et parfois même à une forme d'implantation virtuelle du locuteur dans la scène rapportée, comme en (11). La scène est racontée comme si elle avait été vécue par le locuteur lui-même, avec une intégration mémorielle forte : un mélange d'informations médiatiques et de complétions intimes à partir d'éléments de son quotidien, ici un décor familial, le théâtre de Metz, et les référentiels se brouillent peu à peu :

11- « les terroristes entrent, alors comment, par quelle porte, ça j'en sais rien, si je suppose par la porte, enfin dans l'image que je m'en suis faite ils arrivent par l'arrière de la salle, donc par derrière le public. Ils commencent à faire feu. Les gens se couchent, il y en a qui essayent de fuir par la scène, les musiciens qui eux sont déjà sur scène sortent par les coulisses, exfiltrés je dirais

34. P. Lefebure, E. Roche, C. Sécaïl, « Les attentats du 13 novembre en direct à la télévision : mise en récit de l'événement et de ses ramifications », *Mots. Les langages du politique*, n° 118, 2018, p. 37-57.

35. *Ibid.*

par les techniciens qui connaissent les lieux et qui peuvent leur dire : "Attention, sortez par là." Il y a ceux qui essayent de s'enfuir aussi par les coulisses en montant sur la scène, enfin je j'imagine, comme je connais pas la salle en fait, je l'ai imaginé au Théâtre de Metz. Ça doit être plus grand parce que le Théâtre de Metz. » [C410X]

Cette propension à imaginer ce que le locuteur aurait ressenti si les événements racontés lui étaient arrivés fait partie des caractéristiques du traumatisme vicariant où les événements extérieurs entrent en résonance avec le propre vécu, ce qui peut mener à une réaction traumatique.

Cette confusion entre deux référentiels, celui du locuteur qui témoigne et celui de l'actualité qui surgit et défile, peut émerger aussi par le biais de la polysémie de certains pronoms comme *on* qui entretient une forme d'ambiguïté référentielle en désignant à la fois le locuteur comme spectateur (à Metz) et comme participant de la scène (à Paris) :

12- « Il y a eu les attaques dans Paris, on était sur les lieux où les attaques avaient eu lieu dans les bars. » [C416X]

La confusion est ici directement liée au suivi *live* de l'évènement, qui semble un facteur important de cristallisation dans la tension de l'attention d'un dénouement (13 et 14) :

13- « je pense que le souvenir que je garderai le plus, ce sera le décompte des victimes qui augmente au fur et à mesure que l'heure passe en fait » [C417X] ;

14- « on était aussi finalement un peu dans l'attente de qu'est-ce qui va encore se passer. » [C412X]

Certains locuteurs-témoins font part de leur critique de cette plongée dans le réel de l'attentat sans aucun filtrage médiatique (15 et 16) et avec des images récurrentes (« en boucle » 17).

15- « je me suis rendu compte que s'il y a pas forcément le filtre du média derrière officiel bah on a un peu des infos qui partent dans tous les sens et qui apportent rien, en tous les cas c'est pas constructif. Ça, enfin des descentes de police qui sont filmées en direct, ça apporte absolument rien » [C416X]

16- « C'était montrer sans filtre, la tristesse de tout le monde alors faire de l'audimat [...] ça fait aussi partie de leur rôle d'où les interviews de n'importe qui sur les événements » [C416X]

17- « C'est ce qu'on voyait à ce moment-là, dans les premiers, comme il y avait rien et puis le son je veux dire qu'ils repassaient en boucle aussi les deux explosions qu'il y avait eu au Stade de France pendant le match » [C416X]

L'absence de filtre, de recul ou de réflexivité de la part du média assigne le (télé)spectateur à la même place qu'un témoin visuel direct. Des travaux comme ceux de Jaeho Cho et

al.<sup>36</sup> attestent que le fait de regarder les informations à la télévision implique davantage l'émergence de réactions émotionnelles polarisées, positives ou négatives, que le fait de consulter un support papier, qui fonctionne comme un filtre à la réception. La démonstration de Pierre Lefébure, Émilie Roche et Claire Sécaïl souligne les modalités discursives produites par les dispositifs télévisuels au soir du 13 novembre pour induire une montée en puissance de ces « mécanismes de réflexivité concomitamment à l'effet de sidération<sup>37</sup> ». La télévision y construit une mise en discours médiatique des attentats tout à fait spécifique :

« Par comparaison avec les éléments factuels énoncés par les reporters de terrain, qui permettent d'attester que quelque chose se passe, le studio [télévisuel] s'avère être le dispositif d'édification du sens. La "vérité" elucidante ou interprétative du studio vient donc en relais de la "vérité" factuelle, mais la supplante en termes de tangibilité et de

rapport à l'événement au fur et à mesure que les heures passent, dès la nuit des attentats<sup>38</sup>. »

### *L'élasticité référentielle du pronom personnel comme révélateur de la procuracy médiatique*

En considérant le média à la fois comme prisme et instance de co-construction du drame collectif, nous mettons en évidence l'élaboration d'un traumatisme par procuracy médiatique pour le spectateur qui, par sa prise de parole, devient locuteur-témoin.

La complexité de cette figure peut être appréhendée par des formes langagières qui relient ce traumatisme à un phénomène d'appartenance collective. Ces formes articulent (i) le sujet en train de témoigner et (ii) des entités collectives qui diffèrent suivant la représentation que le sujet a de lui-même. Nous plaçons notre analyse dans le sillage de Michelle

36. J. Cho, M. P. Boyle, H. Keum, M. D. Shevy, D.M., McLeod, D. V. Shah, D. V. Z. Pan, « Media, Terrorism, and Emotionality : Emotional Differences in Media Content and Public Reactions to the September 11th Terrorist Attacks », *Journal of Broadcasting & Electronic Media*, vol. 47, n° 3, 2003, p. 309-327.

37. P. Lefébure, É. Roche, C. Sécaïl, 2018, *op. cit.*

38. *Ibid.*

39. M. Lecolle, « Expressions nominales de la pluralité. La France, les Français, le peuple français : propriétés partagées et différences », *Academic Journal of Modern Philology*, n° 9, 2020. K. Fløttum, K. Jonasson K., C. Noré, *ON pronom à facettes*, Bruxelles, De Boeck, 2007, p.25.

Lecolle<sup>39</sup> qui parle d'« élasticité référentielle » de certains pronoms personnels (en particulier *on* et *nous*), pour caractériser leur utilisation sans qu'il y ait systématiquement d'assignation d'un référent unique et stable : *nous* peut ainsi désigner différentes entités au sein d'un même récit par exemple, nous y reviendrons.

### *La procuration médiatique au prisme des pronoms personnels*

Nous avons abordé précédemment la manière dont le traitement médiatique place le spectateur au cœur de la scène du drame, l'invitant par plusieurs procédés (suivi et interviews de passants, répétitions d'images en boucle...) à s'identifier à une entité participant de l'événement et donc au trauma. Cette mise *in situ* se traduit discursivement par un glissement d'un *je* individué à un *on* ou un *nous* plus larges qui endossent la référence d'un collectif non désigné explicitement.

Ce *je* est rarement mobilisé longtemps seul dans ces témoignages : les récits montrent sans cesse des glisse-

ments du *je* vers les pronoms *nous* et surtout vers *on* qui se caractérisent par une grande polyvalence sémantico-référentielle. Ils renvoient tour à tour à des réels, des entités, différentes, parfois dans un même passage. *Je* sert à construire la situation de dialogue entre deux interlocuteurs, l'intervieweur et l'interviewé, et permet au locuteur en situation de témoignage de scinder sa posture énonciative en deux : le narrateur-témoin, en train de raconter et le locuteur-personnage en train de (re)vivre les événements.

Le recours à *on* ou à *nous*<sup>40</sup> lui permet d'ajouter un autre niveau de prise en charge énonciative en estompant le positionnement du locuteur en tant qu'individu singulier. Cette ambivalence de *on* apparaît bien dans l'extrait 18 dans lequel la locutrice, enseignante en école primaire, habite dans un village près de Metz et insiste tout au long de son récit sur cette mise à distance géographique de manière collective :

18- « on est donc dans un petit village et qu'on n'est pas comme dans une grande ville [...] Nous on se sent un peu à l'écart, pas à l'écart de ce qui se passe, protégé dans le sens où comme

39. M. Lecolle, « Expressions nominales de la pluralité. La France, les Français, le peuple français : propriétés partagées et différences », *Academic Journal of Modern Philology*, n° 9, 2020. K. Fløttum, K. Jonasson K., C. Noré, *ON pronom à facettes*, Bruxelles, De Boeck, 2007, p.25.

40. Le corpus compte 8 830 occurrences de *on*, 1 009 de *nous*.

on disait... après c'est vrai que nous, on a eu des consignes de sécurité au niveau de l'école etc.... j'ai quand même rassuré les parents parce qu'après y a un petit peu de, c'est une phobie.» [C410X]

Un peu plus loin, cette locutrice a recours à quatre valeurs référentielles différentes de *on*, illustrant au passage la règle dite de « schizophrénie partielle <sup>41</sup> ». En effet, *on* réfère à la fois à elle et son mari (« TF1, France 2 on a changé, France 3 et puis sur Internet »), à la fois à la communauté locale de villageois dont elle dit faire partie (« on se sent un peu à l'abri quelque part ») et à son équipe pédagogique (« on a eu des consignes de sécurité au niveau de l'école »). Mais *on* prend également une valeur qui exclut cette fois la locutrice pour désigner les habitants de la ville (« quand on habite une grande ville je pense qu'on doit se sentir un petit peu moins protégé »). Par la suite (19), *on* est mobilisé pour référer à un collectif indistinct, celui des Français, des Occidentaux, des non-terroristes, des téléspectateurs et internautes informés par les médias français :

19- « Je saurais pas dire : c'est untel, voilà, c'est tout le monde de Daech qui

est à la base de tout ça. On apprendra peut-être dans cinquante ans que c'était tout un réseau » [C410X].

Ce *on* à la référence extensible (« élastique ») permet de replacer la dimension affective et émotionnelle sous l'égide d'une autorité partagée (20) et est régulièrement présent dans le corpus pour évoquer des problématiques liées à la sécurité (21), ou, plus globalement, le contexte politique et social (22).

20- « J'ai parlé à d'autres, on était tous choqués. On savait pas trop quoi faire » [C410X].

21- « J'ai une collègue qui m'a dit pas le lendemain mais le lundi : "Oui ben c'est fini, plus jamais je mets les pieds à Paris." [...] voilà, on est en sécurité nulle part et puis c'est tout » [C417X].

22- « les gens s'attachent à l'image, on est dans une dans une culture de l'image et à partir du moment où on est dans cette dynamique-là, ça peut être extrêmement dangereux » [C411X].

Les glissements qui surviennent du *je* vers *nous* ou vers *on* permettent alors de saisir les attentats comme des « événements partagés » co-construits par un sujet parlant ouvert à un espace intersubjectif : l'expérience immédiate et personnelle se trouve généralisée par l'entremise des

41. C. Blanche-Benveniste, « Le pronom on : propositions pour une analyse » in J.-C. Chevalier, M.-F. Delpont & M. Vich-Campos (dir.), *Mélanges offerts à Maurice Molho. Linguistique III*, Fontenay-aux-Roses, Les Cahiers de Fontenay, n° 46-48, 1987, p. 19.

médias, la réalité de l'expérience s'actualise dans le rapport à l'autre. Pour le locuteur-témoin de la région messine, cette co-construction s'opère par le biais de la réception d'informations en tant qu'individu et en tant que citoyen (contacts au sein du cercle des intimes ou par le biais de la télévision, des journaux, de la radio ou des informations sur Internet). Chaque média consulté lui offre alors « prise au concernement<sup>42</sup> », quel que soit le lieu où il se trouvait au moment des attaques ou le degré de proximité qu'il avait avec les victimes directes.

Les discours des médias véhiculent ainsi un réservoir d'images et de narrations qui, par leur récurrence ou leur effet de saillance, acquièrent une dimension d'immédiateté mais également d'exemplarité, faisant sens dans une mémoire collective qui réunit les valeurs mise en images et les créations d'images figuratives d'une communauté et de son système de valeurs<sup>43</sup>. Ces dispositifs reposent sur des narrations circulantes, construites, appropriées et relayées par les médias et les usagers de ces médias ; ces narrations s'érigent au fil de leur évolution en

paradigme à l'aune duquel les représentations des événements se forment et finissent par se cristalliser.

Dans beaucoup d'entretiens, ce rapport s'extériorise en deux ensembles communautaires possibles : (i) un ensemble communautaire unifié et continu d'une France dont les membres sont unis par leur attachement à des valeurs et qui peut s'étendre au monde occidental, (ii) un second ensemble plus fragmenté et discontinu : celui des habitants de l'Est, protégés par la distance géographique, par opposition aux citadins, aux Parisiens... Dans cet ensemble, l'altérité semble plus prégnante mais n'entrave en rien l'élan de compassion et de coopération.

### *Victime « en tant que », appartenance à des collectifs*

En parallèle à ces projections, les locuteurs témoignent aussi d'atteintes intrinsèquement liées à leur appartenance à des entités collectives qu'ils estiment directement visées par les attentats. Cette plasticité entre le *je* et des identités collectives<sup>44</sup> est souvent directement explicitée par la locution

42. G. Truc, *Sidérations. Une sociologie des attentats*, Paris, PUF, 2016, p. 269.

43. R. Koren, P. Paissa (dir.), *Du singulier au collectif : construction(s) discursive(s) des identités collectives dans les débats publics*, Paris, Lambert Lucas, collection Études linguistiques et textuelles, 2020.

44. D. Maingueneau, « Je et identité collective », in R. Koren, P. Paissa (dir.), *op.cit.*

« en tant que » qui met en évidence cette juxtaposition de paradigmes à la fois individuels et collectifs en reliant le locuteur à entités très hétérogènes : fonction sociale de parentalité (23 et 24), une appartenance communautaire religieuse ou nationale (25 et 26), une origine géographique (27), etc.

23- « Les parents, ce qu'ils pouvaient ressentir eux en tant que parents, je pense que ça venait me chercher plutôt du côté moi de mère » [C416X]

24- « En tant que Français plutôt humaniste et tant que parent, je ressens une grande peine pour ceux qui ont eu à souffrir de cette chose absolument brutale » [C410X]

25- « J'ai vraiment voulu le faire parce que, en tant que musulman, en tant que converti, et du coup je considère que toute la communauté musulmane, comme la communauté française est victime de ça » [C412X]

26- « Je me suis dit mais il faut qu'on fasse quelque chose en tant que citoyen, on peut pas laisser faire ça » [C415X]

27- « C'est pas tellement la proximité physique géographique, je pense, si j'avais été à Paris, forcément j'aurais entendu les sirènes, etc. C'est autre chose, mais j'étais quand même très présente, en quelque sort très touchée en tant que Parisienne » [C411X]

L'intrication de ces paradigmes individuel et collectif s'opère égale-

ment dans l'extrait 28 qui montre cette intégration du *moi* à une instance collective supérieure (la nation, l'État, la France) : même si le locuteur n'est pas une victime directe des attentats, il se détermine comme victime en sa qualité d'élément participant à une unité collective (*nous* inclusif) :

28- « nous avons pris des engagements en tant que nation, en tant qu'État dans un conflit, nous nous sommes impliqués, d'une certaine manière, dans un conflit, donc par définition nous devenons une cible » [C411X]

Le statut de témoin suppose d'abord d'être concerné, et ce concernant implique d'« endosser les rôles sociaux de "citoyen concerné" ou de "victime"<sup>45</sup> » et la consultation de la presse, de la télévision et d'Internet vient conforter ce statut (29 et 30).

29. « moi je suis musulman converti du coup, à force d'attaques soi-disant islamistes, je me sens complètement concerné » [C412X]

30. « c'est un peu mon rapport au judaïsme qui m'a qui m'a poussé à venir ici. » [C411X]

Le parcours médiatique contribue ainsi à faire communauté, une communauté par les valeurs (républicaines, humanistes...) et/ou par les

45. S. Antichan, « Comment étudier les pratiques mémorielles liées aux attentats ? Plaidoyer pour des sciences sociales ordinaires », *Genèses*, vol. 4, n° 109, 2017, p. 139-156.

émotions car « agrégés les uns aux autres, ces "nous" donnent forme à une communauté de souffrance et de deuil aux contours flous, paraissant pouvoir s'étendre jusqu'à l'humanité tout entière <sup>46</sup> ».

## Conclusion

En rapprochant un deuil national du parcours médiatique et de l'expression d'une identification individuelle et collective, nous avons éprouvé la théorie proposée par Amit Pinchevski <sup>47</sup> selon laquelle la médiation technologique du traumatisme peut construire et alimenter la condition traumatique elle-même. Dans le cas des attentats du 13 novembre, l'instanciation personnelle du traumatisme passe par une identification à un groupe posé comme collectivement atteint par l'acte terroriste.

Ainsi, derrière la centration apparente sur le *moi* d'un récit de témoignage, il émerge un *moi* traversé par un (ou des) discours circulant (s), médiatique (s) au sens large du terme. Le discours du sujet parlant oscille entre d'un côté, un *moi agentif* <sup>48</sup> qui narre les faits,

décrit ses émotions, tente d'expliquer de la logique des choses et, d'un autre côté, un *moi réflexif* dialogique car traversé par d'autres voix, d'autres discours. Le locuteur-témoin devient alors à la fois « surdéterminé » et « contraint » par les doxas et par des discours circulants dans l'espace médiatique qui deviennent régulateurs d'espaces discursifs collectifs ; et en même temps, il reste « libre de s'individualiser <sup>49</sup> ». Par conséquent, si la narration demeure en partie égocentrée, elle s'ouvre à une altérité qui en devient constitutive.

En inscrivant le témoignage dans une durée longue (2015-2028), l'ambition du Programme 13-Novembre nous offre des perspectives de prolongation : soit pour analyser la manière dont des commémorations médiatiques ou d'autres événements de même nature réactivent potentiellement le traumatisme initial, soit au contraire pour assigner au traumatisme par procuration médiatique un statut moindre, l'empilement progressif des traumas, par sédimentation, dans une frénésie informationnelle, en annihilant peut-être alors la portée.

46. G. Truc, 2016, *op.cit.*, p. 326.

47. A. Pinchevski, *Transmitted Wounds: Media and the Mediation of Trauma*, Oxford University Press, 2019.

48. J. Guilhaumou, « Autour du concept d'agentivité », *Rives méditerranéennes*, n° 41, 2012, p. 25-34.

49. R. Koren, P. Paissa (dir.), 2020, *op.cit.*, p. 18.